

Georges Bugnet, philosophe?*

par

Laurent Godbout
Faculté Saint-Jean
University of Alberta
Edmonton (Alberta)

RÉSUMÉ

À quelques reprises, des commentateurs de Bugnet lui ont attribué la qualité de philosophe. Le présent article explore donc son œuvre afin d'en exposer et d'en expliquer le caractère philosophique. Après quelques renseignements sur la formation académique de Bugnet et sur ses intérêts – qui s'avèrent être plutôt scientifiques que philosophiques –, l'article met en relief, dans plusieurs de ses écrits, la présence d'une terminologie et de notions qui le situent dans la foulée de la philosophie scolastique provenant d'Aristote et de Thomas d'Aquin; un résumé de quelques éléments de base de ce système est aussi présenté. Une analyse du roman philosophique de Bugnet, *Siraf*, confirme sa fidélité aux préceptes de cette tradition, mais montre également qu'il emprunte des idées d'autres philosophes, tels Socrate, Platon, saint Augustin et Voltaire. En conclusion, l'article présente un Bugnet qui, tout en étant ancré dans la tradition scolastique, est plus intéressé à s'en servir pour justifier les mêmes idéaux qu'il défendait lorsqu'il était jeune directeur de l'hebdomadaire, *La Croix de la Haute-Savoie*.

ABSTRACT

On several occasions, Bugnet's commentators have described some of his works as philosophical. This article explores Bugnet's writings with a view to exposing and explaining their philosophical characteristics. After acquainting the reader briefly with Bugnet's academic background and his main interests – which turn out to be

* Nous voulons exprimer notre reconnaissance à Donald Ipperciel dont les commentaires judicieux ont sûrement contribué à l'amélioration de ce texte.

more scientific than philosophical –, the article underlines the use of a vocabulary and of ideas in several of his works which clearly identify him as a disciple of scholastic philosophy whose origin can be traced back to Aristotle and St. Thomas Aquinas; a summary of a few of the basic tenets of this system is also provided. A more detailed analysis of Bugnet's philosophical novel, *Siraf*, confirms his allegiance to the scholastic tradition, but also shows that some of his ideas emanate from other philosophers, such as Socrates, Plato, St. Augustine and Voltaire. In its conclusion, the article presents a Bugnet who, while grounded in scholastic tradition, is more intent on using this philosophy to justify the same ideals he promoted as a young director of the weekly newspaper, *La Croix de la Haute-Savoie*.

Il est étonnant de trouver dans une bibliographie des œuvres sur Georges Bugnet (Morcos, 1999) un article intitulé «Le philosophe d'Alberta» (Brunet, 1934). Il est vrai que, depuis les années vingt et notamment à compter de la fin des années soixante-dix, Bugnet est passé sous la loupe de nombreux chercheurs, mais la quasi-totalité de cette recherche est d'ordre littéraire. Le *Dictionnaire des artistes et des auteurs francophones de l'Ouest canadien* le classe comme «écrivain, journaliste, horticulteur» (Morcos *et al.*, 1998, p. 46), ce qui n'exclut pas *a priori* une contribution de sa part à la philosophie. Par ailleurs, c'est pour une contribution incomparable à la littérature en Alberta et à la recherche en botanique (Fitzpatrick, 1978) que Bugnet, à la veille de son centième anniversaire, reçoit un doctorat honorifique de la *University of Alberta*. S'il semble assez clair que Bugnet n'est pas reconnu pour sa contribution à la philosophie, pourquoi donc, dans son article, Berthelot Brunet parle-t-il d'un Bugnet philosophe? Une question peut-être plus juste serait: en quoi, dans ses romans, essais, etc., Bugnet a-t-il manifesté suffisamment de réflexion d'ordre philosophique pour se mériter le titre que lui attribue Brunet?

Afin de répondre à cette question, il convient d'abord de définir ce qui constitue une réflexion d'ordre philosophique. Edmund Husserl, faisant écho à Descartes, nous dit à ce propos qu'en

[...] premier lieu, quiconque veut vraiment devenir philosophe devra "une fois dans sa vie" se replier sur soi-même et, au-dedans de soi, tenter de renverser toutes les

sciences admises jusqu'ici et tenter de les reconstruire» (Husserl, 1966, 2)¹.

Or, ce n'est d'aucune façon ce que Bugnet entreprend. Il ne cherche ni à repenser l'édifice de la connaissance humaine, ni à lui fournir des fondements plus sûrs, ni même à «suspendre son assentiment» à l'égard de tout son savoir acquis dans sa jeunesse, ostensiblement sans questionnement de sa part. Au contraire, il semble plutôt obnubilé par une perspective qui colore son appréciation ou sa désaffection de la réalité humaine. Il s'ensuit que, si Bugnet était jugé dans le contexte des divers courants de philosophie contemporaine, que ce soit la philosophie analytique, l'herméneutique, la phénoménologie ou, surtout, le postmodernisme, il ferait sans doute piètre figure comme philosophe.

SA FORMATION PHILOSOPHIQUE

La philosophie de Bugnet s'inscrit plutôt dans la tradition de celle qu'il a étudiée en France, «d'abord chez les frères des Écoles chrétiennes à Mâcon, puis au Collège des oblats de Saint-François de Sales» (Morcos *et al.*, 1998, p. 46). Il est important de noter aussi qu'il était destiné à la prêtrise et que sa formation en ce sens se fit dans une institution des oblats. Or, le courant philosophique dominant, voire exclusif, dans les institutions de formation des oblats était indubitablement le thomisme, la philosophie tirée de l'œuvre de Thomas d'Aquin (1225-1274), philosophie appelée «scolastique» parce qu'elle constituait la base de l'enseignement des «grandes écoles» européennes au Moyen-Âge. René Descartes (1596-1650) aurait, par son questionnement sur les fondements mêmes de la philosophie, ébranlé la prétendue validité de la philosophie scolastique, mais il n'a pas réussi à la faire disparaître: loin de là. Par exemple, jusque dans les années soixante, le système philosophique de base enseigné à la Faculté de philosophie de l'Université d'Ottawa (institution des oblats) et celui par rapport auquel on pouvait juger tous les autres était bel et bien le thomisme. Les titres de plusieurs manuels eux-mêmes indiquent que, pour leurs auteurs, il est inutile de spécifier la sorte de philosophie dont on parle, comme s'il n'y en avait qu'une seule².

Il est également important, lorsque nous parlons de la «philosophie» de Bugnet, de rappeler que l'Église catholique, jusqu'en 1966, maintenait l'*Index*, une liste de livres qu'il était

interdit de lire sous peine de péché mortel. Des étudiants aux études supérieures pouvaient obtenir de l'autorité pontificale locale une dispense de l'*Index*, bien que cette lecture fût considérée quelque peu «dangereuse» parce qu'elle allait à l'encontre des enseignements de l'Église et des préceptes soutenus par la philosophie scolastique. En plus, ce règlement n'était pas pris à la légère, comme le montre ce que Brunet lui-même dit au sujet de sa lecture du *Candide* de Voltaire: «Lu avec permissions et dispenses, vous croyez bien» (Brunet, 1934). Bugnet, pour sa part, en avait été dispensé depuis 1904: «Dès que j'ai été nommé rédacteur en chef de *La Croix de la Haute-Savoie*, [explique-t-il], mon directeur de conscience, qui était un Père Jésuite, m'a donné la permission de tout lire afin de pouvoir riposter aux attaques» (lettre du 7 novembre 1962; Papan, 1999, p. 253).

Il avait sans doute profité de cette dispense pour lire, entre autres, Montaigne, Descartes, Voltaire, Rousseau, Marx, qui sont mentionnés à quelques reprises dans ses écrits. Par contre, il ne semble pas s'être familiarisé avec les courants dominants de philosophie de la fin du XIX^e et du XX^e siècle, que ce soit le positivisme ou encore la phénoménologie, le structuralisme ou l'existentialisme, ni avoir lu d'autres philosophes importants de l'époque moderne, tels Hume, Kant, Hegel, Kierkegaard, Nietzsche, Husserl, Jaspers, Heidegger, Wittgenstein, Marcel, Sartre, etc. Il faut relever néanmoins quelques exceptions figurant dans son *Journal (1954-1971)* (Bugnet, 1984), tout en précisant que celles-ci datent de l'année 1961, bien longtemps après la publication de la majeure partie de ses écrits. Il s'agit de la lecture de deux philosophes fort importants pour le courant anglo-américain de philosophie analytique: Alfred North Whitehead, duquel il dit:

[...] En train de lire Alfred North Whitehead, "Philosophie de l'Organisme". Même idée que moi, qu'il nomme "conrescence" de l'univers. Je n'avais trouvé que "croissance", et bien des années après lui. Et il y a, avant, l'idée de "creativity" qui produit la conrescence de toutes choses dans l'univers (Bugnet, 1984, p. 89);

et Bertrand Russell, au sujet duquel il commente:

[...] Il admet qu'il ne peut prouver que Dieu n'existe pas. Il est intéressant mais peu pratique pour la masse. Pour lui nul besoin de sonder l'univers, il est là, ça lui suffit. –

Et il n'est pas du tout impartial comme Whitehead ou Toynbee. Pour lui, apparemment, le "fun" est chose inconnue dans l'humanité, mais seulement la peur et la souffrance (Bugnet, 1984, p. 90).

Dans ces deux cas, ce qui touche Bugnet, semble-t-il, est la théorie de l'origine de l'univers, de la vie, la question de l'évolution, plutôt que la philosophie analytique en tant que telle. Il mentionne également, dans son *Journal*, Julian Sorell Huxley (Bugnet, 1984), mais seulement en référence au livre *Le phénomène humain* de Pierre Teilhard de Chardin. Il y a, en passant, une autre référence à Teilhard de Chardin en date du vendredi 16 novembre 1962:

Un article de Jean Farran sur le père Teilhard de Chardin dont les idées cosmologiques ne sont pas beaucoup différentes des miennes dans ma Voix de la Solitude. Pour lui l'Oméga, le terme, est Jésus-Christ, alors que pour moi l'Oméga sera le même que l'Alpha, Dieu le Père Créateur. Ceci pourvu que j'aie bien compris l'article (Bugnet, 1984, p. 101).

Nous reviendrons plus tard sur l'intérêt spécial qu'il a maintenu pour la théorie de ce dernier.

SON ÉRUDITION EN GÉNÉRAL ET SES INTÉRÊTS PHILOSOPHIQUES

Les quelques citations ci-dessus, tirées de son *Journal*, indiquent chez Bugnet une certaine «remise en question», donc un fond de pensée philosophique. Il serait alors plausible de déduire que la majeure partie de ce *Journal* est constituée de réflexions du même genre³; mais ce n'est pas le cas. Ce *Journal* nous renseigne toutefois sur les intérêts de Bugnet⁴ et témoigne de son avidité pour la lecture. Nous y découvrons qu'il se tient au courant des événements internationaux, même s'il se montre cynique et appelle les Nations-Unies les «Nations Désunies» (Bugnet, 1984, p. 27). Il a lu Tacite et s'intéresse à la philosophie de la science, comme en témoigne le passage suivant:

[...] Lu ces jours-ci "The Language of Modern Physics" par Ernest H. Hutten. 260 pages de considérations, et explication pourquoi il faudrait aux sciences physiques une sémantique appropriée au lieu de vieux termes encore employés et dont le sens n'est pas assez exact. En somme, ouvrage très travaillé mais étroit. C'est un de ces savants "who know more and more about less and less" [...] (Bugnet, 1984, p. 43)

Ce qui, cependant, semble l'intéresser le plus ce sont les œuvres scientifiques, particulièrement celles qui portent sur l'évolution de l'univers et sur la biologie. Il y a mention de sa lecture de Joseph Harold Rush et de l'anthropologue Loren Corey Eiseley dont les études portent sur l'évolution et le darwinisme, ainsi que du livre de Rudolf Thiel, *And There Was Light: The Discovery of the Universe* (1957), qu'il appelle un «excellent ouvrage» (Bugnet, 1984, p. 66). Citons également à titre d'illustration:

[...] Lu ces jours-ci "Of Stars and Men" du savant Harlow Shapley. Ingénieux et intéressant malgré trop de "guesimates". Pas besoin de surnaturel pour expliquer l'univers et tous ses mondes habités. Il suffit de Mama Nature ou Papa Nature (Bugnet, 1984, p. 74-75).

[...] Je lis *Giants of Geology* par Fenton. Ignorant Buffon, Cuvier, etc. Mais montrant qu'avant la fin du XVIII^e siècle, et même alors, on ne savait pas grand-chose sur les formations terrestres (Bugnet, 1984, p. 76).

[...] Je lis ces jours-ci un très intéressant ouvrage "The Great Naturalists Explore South America" par Paul Russell Cutright. Les inventions du Bon Dieu sont étonnantes, autrement merveilleuses que celles des hommes [...] (Bugnet, 1984, p. 77)

[...] Je lis "The World of Spiders", by W. S. Bristowe. Extraordinaire et, pour moi, inexplicable. Lui n'y voit qu'évolution, ce qui ne résout pas du tout ces énigmes (Bugnet, 1984, p. 79).

Reçu réponse de Louis de Broglie à ma lettre du 21 janvier [1969]. Sa réponse datait du 29 janvier, postée à Paris le 2 février (Bugnet, 1984, p. 162).

Enfin, si besoin est d'une autre preuve que Bugnet se tenait au courant des percées scientifiques, citons ce passage de «Science et foi», écrit en 1938:

La science, aujourd'hui, nous affirme que tout ce que l'on croyait être si concret, si matériel, est plutôt un tissu de forces, un immense mouvement, formé d'ondes invisibles, intangibles, de particules d'une inconcevable petitesse, électrons, positrons, protons, deutons [note n° 4; voir ci-après], neutrons, alphas, photons (en attendant sans doute qu'on découvre encore plus infiniment petit) et surtout de vide – s'il est vide. Enfin vous et moi serions bâtis sur le modèle des constellations au firmament et composés principalement de trous. (Quelqu'un pourra peut-être expliquer par là notre ordinaire appétit pour les mots et concepts reluisants, et creux [notons l'humour

cynique de Bugnet].) Pour le reste, ce que nous appelons matière, ce ne sont que paquets d'énergie, et, suivant les diverses façons où ils se groupent, ils forment différents corps et des apparences variées (Bugnet, 1991, p. 203-204).

La note n° 4 ajoutée par Gamila Morcos en apostille à ce texte atteste clairement que la connaissance scientifique de Bugnet était assez exceptionnelle à ce moment: «Ces termes étaient relativement nouveaux à l'époque; *deuton* (ou deutéron) ne figurera dans les dictionnaires qu'à partir de 1949» (Bugnet, 1991, p. 204).

De nombreuses autres références dans son *Journal* indiquent que Bugnet suivait de près l'évolution des idées en sciences⁵, mais aucune ne mentionne les grands philosophes «contemporains». Autant dire que si Bugnet – qui était de toute évidence d'une grande curiosité intellectuelle – ne nous donne aucun indice d'avoir suivi l'évolution des idées philosophiques au XX^e siècle, c'est qu'il ne s'y intéressait pas. Sans doute considérait-il alors que la philosophie scolastique dont s'était imprégnée sa jeunesse pouvait lui fournir toutes les réponses voulues et qu'il avait trouvé dans les écrits de son maître, Thomas d'Aquin, matière suffisante pour élever son âme. Il écrit ainsi, dans son essai «Ce pauvre Boileau»:

[...] On assure que la poésie consiste à nous donner, et peu importe que ce soit en vers ou en prose, une impression de l'ineffable, ou même de l'inconcevable. Rien n'empêche ainsi de ranger parmi les plus beaux recueils de poésie la *Somme* de Saint-Thomas d'Aquin. J'y consens [...] (Bugnet, 1991, 283)⁶

LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE

Remarquons d'abord que les notions de base de ce système philosophique procèdent d'un ancien Grec, Aristote (384-322 av. J.-C.). Bugnet ne le mentionne que très rarement, mais, à l'une de ces occasions, il en parle ainsi:

– Combien y en a-t-il aujourd'hui qui se donnent la peine, je ne dirais pas d'écouter, mais seulement de comprendre Aristote?
– Oh! Aristote! Un *scolastique!* (Bugnet, 1934, p. 13; nous soulignons)

Ce passage montre bien qu'il voit en Aristote un acolyte de Thomas d'Aquin, le vrai fondateur du système, même si

Aristote a vu le jour plus de mille six cents ans avant la naissance de la philosophie scolastique proprement dite. Effectivement, c'est ainsi qu'Aristote était présenté dans le contexte de cette philosophie qui s'appelait aussi aristotélicothomiste. Non pas que Bugnet se trompe au sujet d'Aristote puisqu'il en dit: «Les "régionalistes" athéniens, mûris, ont admis comme l'un des leurs le Stagirite Aristote» (Papen, 1999, p. 260). Il faut plutôt croire que, dans son apprentissage philosophique, l'originalité dans la philosophie aristotélicienne avait été présentée comme supplantée par ce que Thomas d'Aquin et les autres «Pères de l'Église» en avaient fait et donc comme indistincte de la philosophie scolastique.

Sur quoi donc repose ce système? La philosophie scolastique s'appelle «réalisme» parce que son point de départ, par opposition à celui de plusieurs philosophies contemporaines, est une façon particulière de comprendre la réalité. Le réel, pour elle, est ce qui nous entoure et dont nous faisons partie, mais ce réel est considéré comme étant simplement là, *indépendant de la connaissance que nous en avons* et donné d'avance ou *ayant sa propre vérité en soi*. En somme, l'être humain ne fait que *dévoiler* la vérité qui se trouve dans les choses, sans influencer cette vérité de quelque façon que ce soit. Contrairement à ce que Platon maintenait, l'être humain, selon la philosophie scolastique, naît «carte blanche», c'est-à-dire qu'il n'a en lui aucune connaissance initiale. Toute connaissance d'ordre intellectuel qu'il acquiert doit passer par ses sens. Autrement dit, l'être humain *dé-couvre* la réalité à partir des impressions sensibles qu'il en a, desquelles il abstrait ses idées qui ne sont vraies que si elles sont *conformes* à la vérité ontologique, celle des choses en elles-mêmes.

À partir de ce fondement, Aristote a élaboré une logique, une cosmologie, une métaphysique et une morale, sans parler de ses autres traités. Thomas d'Aquin a repris le système aristotélicien et l'a adapté à la vision chrétienne du monde. Ce faisant, il s'est servi de la philosophie pour justifier plusieurs croyances chrétiennes, entre autres, la distinction entre les divers niveaux d'êtres matériels, le rapport entre le corps et l'âme, l'immortalité de l'âme humaine, la liberté humaine qui entraîne des conséquences en morale et l'existence réelle de Dieu.

Pour quiconque n'aurait aucune familiarité avec la façon dont ces propos sont élaborés dans la philosophie scolastique, un bref aperçu de ce système, particulièrement de ses éléments que nous retrouvons dans les écrits de Bugnet, est présenté dans l'annexe «Aperçu de quelques éléments dans la philosophie scolastique» (p. 211-214).

LES PRÉCEPTES SCOLASTIQUES DANS L'ŒUVRE DE BUGNET

Il est assez facile de reconnaître l'influence de la philosophie scolastique dans les écrits de Bugnet. Ceci est manifeste aussi bien au niveau de la terminologie même qu'il utilise que des thèmes, provenant de sa psychologie rationnelle, de sa morale et de sa théodicée, qui reviennent assez fréquemment. Quelques exemples suffiront pour illustrer que Bugnet réfléchit dans le contexte de cette tradition, mais n'énonce pas lui-même beaucoup d'idées *philosophiques* originales, bien qu'il ne manque pas d'originalité. Dans «Une grande âme», il dit:

L'historien qui, de haut, mesurait l'humanité pour ce qu'elle vaut dans l'univers *matériel* devrait, afin d'y verser quelque ampleur, ajouter aux quantités la qualité, infuser dans le *périssable*, comme l'âme informe le corps, une *substance* constante, *impérissable*, celle du *spirituel* (Bugnet, 1991, p. 249; nous soulignons).

Ainsi, les écrits de Bugnet abondent en termes liés à la pensée scolastique où se révèle l'opposition entre le monde matériel qui est périssable et le monde spirituel qui est impérissable. «L'âme informe le corps» est aussi une expression typique parce que l'âme est perçue comme la *forme* du corps. Il n'est pas du tout question d'une âme qui donnerait au corps de l'information ou des renseignements. Enfin, le terme «substance» est utilisé ici dans le sens scolastique de «être en soi, substrat des accidents».

Dans un autre essai, «Propagande soviétique», nous lisons:

[...] *Un homme, sous son perpétuel changement demeure le même homme. Ses variations suivent les alternatives de l'incessante et toujours même lutte: le corps contre l'esprit. À certains moments, et c'est malheureusement à l'ordinaire, la chair l'emporte. À d'autres l'esprit domine. Mais aucun homme ne se sent vraiment homme, vraiment*

grand, s'il ne possède que *la force physique ou de matérielles richesses*. Il sait que *la véritable puissance, la vraie grandeur, est morale* et, plus ou moins bien, il tâche à se l'acquérir [...] (Bugnet, 1991, p. 319; nous soulignons)

La première phrase de ce texte rappelle la doctrine scolastique de la forme qui définit l'espèce. Cette forme (ce définissant) ne change pas. Ainsi, tous les êtres humains sont constamment humains et sont égaux dans leur possession de l'humanité, mais chaque être, en vertu de sa propre limitation matérielle et corporelle, change à sa façon, ce qui les rend inégaux individuellement. Aussi, Bugnet *oppose-t-il* dans ce passage le corps à l'esprit (l'âme). Or, dans la philosophie scolastique, le corps et l'âme sont dépendants l'un de l'autre. Thomas d'Aquin est bien clair à ce sujet, mais plusieurs philosophes après lui, entre autres Descartes, ont fait de l'âme et du corps deux substances distinctes, c'est-à-dire deux sortes d'êtres autonomes. C'est ainsi qu'une habitude s'est développée, même à l'intérieur de la tradition scolastique, d'exagérer la valorisation de l'âme aux dépens du corps parce qu'elle est *l'acte* (la perfection) chez l'être humain, tandis que le corps est perçu comme méprisable parce qu'il en est la limitation (interprétée comme imperfection)⁷. Il semble bien que Bugnet ait subi un tant soit peu l'influence de cette tradition. Il y a également dans ce texte une référence claire à la morale thomiste. Dans celle-ci, un être manifeste véritablement son humanité («se sent vraiment homme») seulement lorsqu'il tend vers un bien supérieur, que seul son intellect peut atteindre («la véritable puissance, la vraie grandeur, est morale»). S'il se contente de biens matériels, il ne se distingue guère de l'animal.

Dans «Montaigne et les Canadiens», Bugnet écrit:

L'homme, dit-on, est un animal raisonnable. Du moins, il le devrait être. Ce n'est ni par le sentiment, ni par la sensation, que nous différons des animaux, que nous méritons le titre d'homme; c'est par la raison [...] (Bugnet, 1991, p. 155; nous soulignons)

Il reprend donc ici textuellement la définition aristotélicienne devenue scolastique de l'être humain. Ainsi, comme il a été expliqué plus tôt, c'est la raison seule qui distingue l'être humain de l'animal. Nous retrouvons essentiellement les mêmes propos dans «Animal? Ou raisonnable?»:

Pour se *distinguer de l'animal* l'homme n'a rien encore trouvé mieux que de se *décorer du titre de raisonnable* [...] *La raison seule lui paraît proprement humaine* [...] Or, nous, Canadiens, nous sommes les héritiers, non point de ces disciples du malsain Jean-Jacques [Rousseau], de ces fabricants de verbe qui, s'adressent à *l'homme en tant qu'animal*, voyant surtout en lui *des sens à satisfaire*, ont lancé le monde à la *poursuite du matériel, du sensuel*; nous, Canadiens, nous sommes les héritiers directs [...] de cette forte race humaine *qui tenait l'homme pour un être avant tout raisonnable, dont le corps devait servir l'âme et non pas la dominer* (Bugnet, 1941, p. 3; nous soulignons).

Effectivement, cet article pourrait se résumer à une exhortation, de la part de Bugnet, à reconnaître que la valeur de l'être humain se trouve dans sa raison, son esprit, son âme, non pas dans son corps et ses sensations, bien que le corps ne doive pas pour autant être complètement négligé. Ceci est une vision typiquement scolastique et fidèle à la pensée de Thomas d'Aquin.

Bien que sa pièce «Ivan et Fédor» soit essentiellement une discussion portant sur les forces et les faiblesses d'un régime politique, le communisme, Fédor, qui semble bien jouer ici le rôle de porte-parole des idées de Bugnet, révèle le cadrage scolastique de sa critique, comme l'illustrent ces quelques extraits:

[...] les hommes, et je suis homme, ont toujours cru la société susceptible d'un état plus parfait et capable de progrès [...] (Bugnet, 1991, p. 93)

[...] Je ne suis qu'une minuscule unité parmi ces millions, ces milliards, qui, depuis que le monde est monde, ont toujours senti et sentent encore [...] que ce qui doit dominer dans l'homme, c'est l'esprit [...] (Bugnet, 1991, p. 99)

[...] Mais ne vois-tu pas qu'elle [la réponse d'Ivan] vaut aussi pour la réelle existence d'un Créateur du monde, puisque, sans cette existence, tout l'univers nous devient incompréhensible? [...] (Bugnet, 1991, p. 95)

Cette question pourrait très bien s'appuyer sur la cinquième démonstration thomiste de l'existence de Dieu. Peu après, cependant, Fédor ajoute une affirmation qui, en contredisant notre interprétation, ajoute à la crédibilité de Bugnet comme philosophe, d'une part, parce qu'elle indique qu'il a repensé cet élément dans la philosophie thomiste et, d'autre part, parce que la logique lui donne raison:

[...] Et j'avoue carrément n'avoir pu mieux que toi ni personne découvrir aucune démonstration mathématique ni pour, ni contre, l'immortalité de l'âme, la réalité de Dieu, l'existence de la justice ou de la vérité. Je le confesse: je ne suis qu'un croyant... par la foi... par la grâce de Dieu, je pense... et non par les péremptoires déductions d'un entendement supérieur [...] (Bugnet, 1991, p. 95)

Il importe de noter que ce texte fait référence à une preuve *mathématique*, ce qui en principe n'exclut pas la validité des démonstrations thomistes qui sont plutôt *métaphysiques*, quoique la dernière phrase de la citation semble englober *toute* forme de déduction. Enfin, Fédor révèle ainsi le fond de sa pensée à ce propos:

[...] Tu sais aussi bien que moi que personne, depuis qu'il y a des hommes, et qui pensent, que personne n'a jamais pu démontrer qu'il n'existe au monde que de la matière. Aucun, jamais, n'a pu prouver l'inexistence du spirituel.

[...]

[...] Et notre cas nous conduit à cette conclusion: qu'on ne parvient pas à résoudre cette grande question à coups d'arguments purement intellectuels [...] (Bugnet, 1991, p. 103)

Comme ces deux dernières citations l'indiquent, c'est en vertu de sa *foi* que Bugnet nie la crédibilité des démonstrations touchant la dimension spirituelle de l'être humain. Nous reviendrons à ce fait dans la conclusion.

Enfin, comme Jean Papen le dit, nous retrouvons une autre influence d'Aristote dans *Siraf* (Bugnet, 1934):

[...] Malgré toute la force matérielle et la puissance scientifique que l'homme puisse acquérir, il doit comprendre qu'il ne sera jamais le maître absolu et l'ordonnateur suprême de l'univers, pas plus qu'il n'en a été le créateur. Aussi, cette humilité et cette sérénité de conscience à laquelle l'homme doit parvenir pour acquérir la véritable sagesse de la vie, *c'est dans la contemplation de la nature que tout homme croyant ou non en trouvera une leçon puissante et féconde* (Papen, 1985, p. 121; nous soulignons).

Selon Aristote, le plus grand bien que l'être humain puisse atteindre dans sa vie se réalise par la contemplation.

Ce thème, le rapport entre l'être humain et la Nature, revient d'ailleurs souvent dans les écrits de Bugnet. Il croit en la

Providence divine (par définition, le concours de Dieu dans toute activité et, par implication, la présence de Dieu en tout et partout), ce qui veut dire, pour lui, que la Nature est une manifestation concrète de l'action divine dans le monde. Comme le dit Jean Papen au sujet des *Voix de la solitude* (Bugnet, 1938), «[...] la nature est maintenant présentée dans le mystère de la Nuit comme miroir de Dieu et sagesse de vie» (Papen, 1985, p. 194-195). Il dit aussi, se référant à *Siraf*:

[...] ce livre semble manquer d'unité et de plan logique [...] Mais une unité de pensée inspire cependant tous ces raisonnements multiples et variés. Il ne semble pas en découler des conclusions serrées et propres à établir un système cohérent. Chacune des réflexions des deux Esprits relève cependant d'une même idéologie. Cette pensée centrale, esquissée déjà avec le charme de la poésie dans *Le Pin du Maskeg* [Bugnet, 1924b, 1924c] et le tragique du drame humain dans *Nipsya* [Bugnet, 1924a], c'est la supériorité de la Nature, de l'œuvre divine, sur la civilisation, œuvre humaine [...] (Papen 1985, p. 120)

Dans son roman, *La forêt* (Bugnet, 1935), de même que dans sa pièce qui en est tirée, «La défaite» (Bugnet, 1991), il présente ce caractère inéluctable de la Nature, mais aussi, ce qui est peut-être plus important, la nécessité pour l'être humain de s'y plier en sous-entendant: parce que c'est ainsi que Dieu le veut! C'est un peu ce qu'affirme Tom Watt dans «La défaite»:

[...] Pour vivre avec la nature, Monsieur, et n'y point perdre, il faut être de ses enfants [y être soumis]. Les autres, voyez-vous, elle les repousse, et parfois rudement, sans pitié. Elle le fait pour eux, pour leur propre bien [Dieu ne peut pas faire de mal à sa créature] [...] (Bugnet, 1991, p. 87)

En plus, ce désir de maîtriser la nature a comme conséquence une perte d'intérêt dans les choses de l'esprit, comme l'exprime Louise dans la même pièce:

[...] Depuis un an, depuis deux ans, combien de fois ai-je essayé de causer avec toi des hautes questions qui te passionnaient autrefois, que d'efforts j'ai faits pour te ramener aux idées qui élèvent l'âme au-dessus des trivialités matérielles! Mais tu ne m'écoutais plus. Toujours, tu en revenais à tes plans pour abattre ces bois, pour conquérir ta terre. Malgré tous mes efforts, cette sournoise rivale te fascinait, elle s'insinuait en toi [...] (Bugnet, 1991, p. 81; nous soulignons)

Vu sa croyance en la Providence, il n'est pas surprenant que Bugnet défie en quelque sorte la Nature. Pourtant, il ne la confond pas avec Dieu ni ne l'identifie à Lui. Il se garde ainsi du panthéisme qui est perçu comme une forme d'athéisme. Dans son essai, «La forêt», Bugnet exprime clairement cette quasi-divinisation de la nature qui entraîne chez l'être humain un besoin de s'y soumettre et un sentiment de petitesse devant elle:

[...] En Canada, il [l'être humain] perçoit fort clairement, pour merveilleuses que soient ses inventions, qu'elles ne tiennent dans l'espace et dans le temps qu'une place infime [...] Lorsqu'il contemple ces présences énigmatiques, cette activité si ample, si forte, et pourtant d'une extrême et minutieuse délicatesse, cette activité qui n'est pas sienne, qui n'est pas humaine, l'esprit canadien, loin de trouver dans les rapports de l'homme avec le monde sujet d'accroissement personnel et d'altière satisfaction, mesure au contraire sa petitesse et sa pauvreté. S'il ne va pas, comme les anciens Grecs et comme les Indiens, jusqu'à imaginer des êtres féeriques pour expliquer toutes ces forces, il sent du moins qu'elles révèlent une intelligence incomparable. De cette humilité devant la Nature naît, pour elle, un respect, une admiration, une vénération, qui vont quelquefois jusqu'à l'amour, à cet amour non égoïste mais totalement désintéressé qui ne demande rien pour l'homme, qui peut même prendre parti pour la Nature contre l'homme, contre ces débiles ou ces présomptueux qui la viennent insolemment défier, et jusqu'à un tel excès d'amour que, pour mieux communier avec son idole, l'amant tâche, autant que possible, d'ignorer soi-même et toute l'humanité (Bugnet, 1991, p. 271).

Guy Lecomte explique que l'attitude de Bugnet envers la Nature lui viendrait, au moins en partie, de son contact avec les Métis et les Amérindiens:

[...] Ainsi, quoique Bugnet soit resté fermement catholique, sa foi religieuse a pris à leur contact une expression moins traditionnelle. Par exemple, étant sensible comme eux à l'action de "puissances invisibles" dans la nature, il les évoque à leur manière, en remplaçant volontiers le mot "Dieu" par "Grand Esprit", "Sagesse éternelle", "Esprit des choses" (Lecomte, 1999, p. 132).

Il est fort probable aussi que l'attitude de Bugnet envers la nature ait changé assez radicalement lorsque, de citadin qu'il était, il s'est retrouvé en pleine forêt dans l'Ouest canadien.

Dans une telle situation, il aurait confronté quotidiennement l'aspect paradoxal de la relation être humain / nature: d'une part, Bugnet, comme les autres êtres humains, cherche à dominer la nature, à se l'approprier et à l'asservir; d'autre part, en vertu de sa formation classique et de ses croyances, Bugnet perçoit cette nature comme indomptable, mais admirable. Étant la présence de Dieu autour de lui, elle mérite son entière confiance car tout ce qui provient d'elle, peu importe les apparences, ne peut être que pour son plus grand bien. Il est évident que la philosophie scolastique ne pouvait pas fournir de réponse à ce dilemme auquel Bugnet revient si souvent dans ses écrits.

«LE PHILOSOPHE D'ALBERTA»

Ce titre – qui, au départ a piqué notre curiosité – est celui que Brunet a donné à son commentaire sur le roman *Siraf* de Bugnet. Or, s'il y a dans l'œuvre de Bugnet un écrit qui se présente comme philosophique, c'est bien ce roman. Brunet avait donc raison de le désigner comme roman philosophique, compte tenu du courant dominant en philosophie au Canada français en 1934.

Une étude plus détaillée de *Siraf* s'impose donc. Il ne s'agit pas de reprendre ici les commentaires d'autres critiques⁸, mais plutôt d'identifier les divers sujets abordés dans ce roman, d'analyser brièvement leur traitement philosophique et de déceler le système de philosophie dans lequel ses propos s'inscrivent. Comme il n'y a pas d'ordre particulier parmi les sujets des neuf chapitres de ce roman, et que chacun des chapitres est plus ou moins autonome, nous les examinerons un à un. Notons dès le début que Bugnet ne répond pas aux questions qu'il énonce. Il en présente seulement des interprétations opposées de sorte que l'ouvrage semble écrit essentiellement pour susciter la réflexion plutôt que pour servir à une fin didactique. En plus, il est assez clair que le point de vue que Bugnet favorise est celui qu'il met dans la bouche des esprits, non celui de l'«auteur», même si l'«auteur», c'est lui!

La question soulevée au premier chapitre touche le progrès de l'humanité à travers les âges. Plusieurs perspectives thomistes s'y rencontrent. Bugnet parle de l'ordre hiérarchique des êtres matériels:

[...] À ne considérer que notre corps, le plus parfait chef-d'œuvre de la matière, nous sommes ici-bas supérieurs à tout ce qui existe. Notre intelligence nous met plus haut encore: au rang des êtres spirituels, celui-là même qui est le tien [...] (Bugnet, 1934, p. 10)

Il se distancie cependant de Thomas d'Aquin par une remarque qui révèle une opinion courante même aujourd'hui:

[...] Ce que vous appelez l'Univers, vous autres [êtres humains], et vous n'en savez même pas les bornes, ce n'est qu'un atome dans la création. Il y a des univers et des univers et encore des univers, pour employer votre absurde langage humain (Bugnet, 1934, p. 12).

Il semblerait aussi que le langage humain soit perçu comme absurde par Siraf à cause de l'implication d'unité dans le terme «univers»: «Il y a que vous appelez le petit bout d'espace qui vous entoure "univers", y mettant le sens de chose "une". Il n'y a pas de chose qui soit une. Il n'y a qu'un être qui soit un. C'est celui qui est parfait» (Bugnet, 1934, p. 12). Nous voilà donc de nouveau dans la tradition scolastique: Dieu seul est Un. Remarquons que Bugnet joue sur le fait que le terme «un» est analogue, non pas univoque. Ainsi, parle-t-il de l'unité parfaite (le Un divin), l'unité métaphysique (l'unité de l'être-même dans la diversité des êtres), l'unité mathématique (un en nombre), l'unité individuelle ou physique (l'unité de l'identité composée d'une multitude de parties)! Cette diversité de sens peut bien conduire un lecteur à la réflexion mais, philosophiquement, elle ne mène qu'à la confusion.

Soit dit en passant, Bugnet a été longtemps préoccupé par cette question de l'unité, qui revient à plusieurs reprises dans *Siraf*. C'est d'ailleurs ce que montre cette lettre qu'il adresse à W. A. R. Kerr de la *University of Alberta*:

Metaphysically speaking, unity, true and complete, can exist only in a being who is total, infinite, and only in one. Consequently it can not be said that one and one is two, with the idea of two objectively positive quantities. If we pass to finite quantities (things) – in order that one added to another could give two, we should have two quantities each having unity. Now, no thing is one, as far as I know⁹.

Dans ce passage, au moins, Bugnet spécifie de quelle unité il parle et il l'explique exactement selon la tradition scolastique. Il

erre cependant dans la dernière phrase en confondant l'unité métaphysique (l'unité dans la diversité des parties) et l'unité physique ou quantitative (n'étant qu'une seule partie). Ainsi, il poursuit en disant que l'atome, considéré dans le passé comme l'unité de base des choses matérielles, ne l'est plus en vertu de la découverte des particules subatomiques, et en affirmant qu'il est incertain qu'on soit parvenu à identifier celle parmi elles qui est effectivement la dernière unité. Il en conclut:

My conclusion is that if, subjectively, we attribute to things positive, complete quantities, objectively, in reality, every thing carries in itself a more or less negative quantity, a certain element (or rather lack of it) that removes a part of entity, prevent [*sic*] the thing to ever be one and, so to speak, lets nothingness penetrate into it⁹.

Nous retrouvons ici sa formation thomiste puisque Bugnet parle de la réalité objective comme «chose en soi» et ensuite, même s'il l'exprime en d'autres termes, il énonce la doctrine scolastique de l'acte et de la puissance. Néanmoins, parce que, malheureusement, il n'avait pas su distinguer suffisamment les différentes sortes d'unité dont il parlait¹⁰, il reçut la réponse suivante de Kerr:

[...] I have submitted your problem about unity to several of my colleagues, particularly to Professor J. W. Campbell, who is a mathematician and has interested himself a good deal in questions of this kind. He does not, however, feel, from the point of view of a scientist – even with a metaphysical bent – that there is much of value in the problem [...]¹¹

Pour revenir au premier chapitre de *Siraf*, notons enfin une allusion qui provient soit de la formation scolastique de Bugnet soit de sa croyance religieuse, l'omniscience divine: «Tu t'imagines posséder une certitude absolue? Alors, tu t'égalas à l'Être parfait, le seul qui soit capable de la connaître» (Bugnet, 1934, p. 15).

Le deuxième chapitre de *Siraf* présente l'engouement des êtres humains pour «les tares, les verrues, les abcès, la colique, les écorchures» (Bugnet, 1934, p. 22) de l'humanité exposés dans les journaux. Nous n'y avons trouvé rien de spécifiquement philosophique.

Au troisième chapitre, Bugnet parle des méfaits de la Révolution russe bien que celle-ci se présente, par sa forme de

gouvernement, comme un grand progrès pour l'humanité. Il s'attaque en particulier à Lénine. Siraf maintient qu'aucune forme de gouvernement ne peut supprimer l'inégalité, mais l'«auteur» garde de l'espoir en l'humanité. Un court passage vers la fin du chapitre a pourtant retenu notre attention: «Pour vos *niveleuses démocraties*, une seule solution est possible: faire que tous les hommes naissent avec la même quantité d'intelligence, de volonté, de santé, d'appétits bons et mauvais» (Bugnet, 1934, p. 32; nous soulignons). Cette phrase, en exposant l'absurdité d'un système démocratique, nous pousse à croire que Bugnet serait sympathique à la doctrine politique de Platon et, effectivement, c'est ce que nous trouvons au chapitre sept comme nous le verrons.

La question de l'unité revient au chapitre quatre, cette fois portant sur les aspects matériel et spirituel de l'univers:

[...] saisis-tu clairement comment deux mondes, l'un matériel, l'autre spirituel, peuvent être ajoutés bout à bout et qu'on en puisse dire [...] qu'ils forment un tout, un tout qui est un? (Bugnet, 1934, p. 38)

Aussi est-il question de l'unité du corps en ce qu'il est composé de parties et, en plus, est muni d'un esprit:

[...] Alors, en quoi consiste-t-elle, cette unité de votre corps humain? Avoue que, comme concept de l'unité, il peut y avoir mieux. Passons à votre esprit. Vous-mêmes [...] n'avez pu [...] réussir à en expliquer la contradictoire dualité qu'en lui attribuant deux éléments opposés, l'un bon qui vous attire au bien, l'autre mauvais qui vous entraîne au mal (Bugnet, 1934, p. 39).

Ici, Bugnet, tout en se basant sur la dualité de l'être humain (corps et âme), que l'on trouve dans la philosophie scolastique, prétend «expliquer» cette dualité par une double attraction qui existerait dans *l'esprit*, semble-t-il, indépendamment du corps! Bugnet peut bien alors accuser Siraf de «malicieux sophismes», comme nous le verrons ci-après.

Nous discernons, toutefois, une influence de saint Augustin dans sa discussion portant sur le temps: «Au vrai, le présent, pour vous, n'est qu'un instant instable, insaisissable [...]» (Bugnet, 1934, p. 41). Or, Augustin est, en passant par Plotin, un disciple de Platon. Nous avons présenté Bugnet jusqu'ici comme disciple de la philosophie scolastique, mais il

est à remarquer que, dans ce roman, l'influence de Platon est très présente, surtout en ce qui concerne sa philosophie politique, comme nous l'avons mentionné. En plus, à l'instar de Platon, le roman au complet est un dialogue entre l'esprit, Siraf, et soit l'«auteur», soit un autre esprit, Karis. En passant, ce fait rend quelque peu contradictoire l'aveu de Bugnet qu'il ne se sent aucunement compétent en métaphysique et préfère éviter ce genre de discussion:

[...] Un métaphysicien eût pu sans doute trouver une réponse [à Siraf]. Moi j'étais complètement égaré par ses malicieux sophismes [...]
De fort méchante humeur, je plantai là Siraf, retournai à ma charrue et achevai mon labour; *ouvrage infiniment plus simple, plus profitable, et qui me mit promptement le cerveau d'aplomb* (Bugnet, 1934, p. 48; nous soulignons).

En outre, pourquoi alors veut-il «converser» avec des esprits, des êtres, par définition, métaphysiques? Aussi aborde-t-il dans ce chapitre plusieurs questions métaphysiques en un langage typique de la philosophie scolastique et dont le contenu énigmatique était monnaie courante en celle-ci, comme par exemple:

Mais enfin, puisque je te dis que, dans mon addition, j'englobe tout, tout ce que je connais, tout ce que je ne connais pas, mais tout, entends-tu, absolument tout, toutes les choses, quelles qu'elles soient. Ne vois-tu pas qu'en additionnant tout, la somme totale est une, puisque, ayant tout pris et tout mis ensemble, hors de cette somme il ne reste plus rien.

[...]
[auquel Siraf répond:] [...] je ne comprends qu'une seule véritable unité, celle de l'infini qui, étant tout, est un, puisque, hors de tout, rien n'est [...] (Bugnet, 1934, p. 46-47)¹²

Au cinquième chapitre, Bugnet nous présente Karis. Les deux esprits discutent de la beauté et de la diversité de la création. Ceci leur donne l'occasion de faire allusion à la provenance divine de celle-ci vu qu'eux-mêmes, des purs esprits, ne pourraient pas en être la cause: «Ni vous, ni moi, n'aurions pu inventer tant de variété avec autant d'économie» (Bugnet, 1934, p. 53). Aussi parlent-ils de l'être humain, d'abord de sa liberté: «[...] de tous les êtres vivants qui pullulent sur cette petite chose [la terre], l'homme est le seul qui commette le mal sciemment, librement» (Bugnet, 1934, p. 57); ensuite, de l'aspect

limitant de son animalité: «[...] Karis, soyons plus indulgents. L'homme n'est pas un pur esprit. S'il est raisonnable, il est animal» (Bugnet, 1934, p. 61). Tous ces propos cadrent bien dans la philosophie scolastique.

Le sujet de base du chapitre sixième est l'instruction universelle. Siraf expose les désavantages de l'instruction en ce qu'elle vise le bien-être physique, non l'épanouissement moral. Selon lui, l'instruction ne vaut rien si elle ne rend pas l'homme bon, et Siraf préfère la formation plutôt que l'instruction. La teneur de ce chapitre est plutôt morale, sauf vers la fin où Bugnet aborde la question de la qualité de la littérature. Ainsi écrit-il: «Crois-tu que ce maître de la pensée et du verbe parmi les hommes, Platon, s'il vivait en ce moment, songerait à s'exprimer avec tant de grandeur et de simplicité? Non, mon ami [...]» (Bugnet, 1934, p. 84). En somme, Bugnet blâme le système d'éducation démocratique pour les malheurs de l'humanité:

[...] Vos foules [référence à la démocratie] ont choisi pour idoles, non ceux qui enseignent à bien penser et à bien agir, mais ceux qui vous amusent, et ceux qui vous exploitent. Inconsciemment criminelles par omission, elles assassinent le génie. Et de ce crime résulte parmi vous la perte de la vérité, de la beauté et de la bonté, la déchéance intellectuelle, la dégradation morale (Bugnet, 1934, p. 86).

Remarquons que dans la philosophie scolastique, l'Unité, la Vérité, la Bonté et la Beauté sont les quatre concepts transcendants qui sont identifiés à l'Être, l'Acte pur, la perfection absolue.

C'est pourtant au septième chapitre, qui porte en grande partie sur le suffrage universel et sur la situation sociale et politique du monde, que la sympathie de Bugnet pour les idées de Platon ressort le plus. En effet, Bugnet semble y préconiser un régime politique comme celui proposé par Platon dans sa *République*:

[...] je leur dirais d'abord que, s'ils ne peuvent se passer de dirigeants, qu'ils établissent donc dans chacun de leur pays une école où des professeurs expérimentés et sages choisiront et instruiront les plus aptes à devenir les régisseurs de l'État (Bugnet, 1934, p. 105-106).

Les propos que Bugnet tient au huitième chapitre nous semblent bien pertinents, même de nos jours. Ils concernent,

tout en passant encore par le problème de l'unité et de la diversité, les progrès de la science et les merveilles de ses inventions. Bugnet en tire une conclusion intéressante:

[...] Si la science humaine, au bout de quelques siècles, parvient à tout expliquer, à tout démontrer par preuves mathématiques, incontestables, inéluctables, irrésistibles, tout étant devenu clair comme deux et deux font quatre, l'homme ne sera plus homme. Il n'aura plus aucune liberté de penser [...] il ne lui restera donc plus aucun raisonnement à faire. Pour vivre alors, il lui suffira de la mémoire et des instincts naturels. Il sera devenu l'égal des autres êtres vivants plus anciens que lui sur la terre, les animaux non raisonnables (Bugnet, 1934, p. 114-115).

Il est ironique que Bugnet, qui, à maintes reprises dans son œuvre, exhorte son lecteur à valoriser l'esprit humain et à mépriser les auteurs qui prônent le corps et les sentiments, ait recours aux *passions* pour éviter la menace d'une humanité complètement mécanisée et réduite au niveau animal. Aussi, il est contradictoire de supposer que l'animalité chez l'être humain le protégera contre sa déchéance en un pur animal! Enfin, pour pallier le chômage qui résultera de la mécanisation accrue, Bugnet recourt encore aux «solutions» platoniciennes. C'est l'État qui, en imposant un contrôle des naissances et des mariages, et en pratiquant l'eugénisme, assurera

[...] une humanité passée au crible, de qualité supérieure, exempte d'une quantité de défauts héréditaires et qui, par une rigoureuse sélection des individus poursuivie de génération en génération, irait s'améliorant toujours, jusqu'à la finale perfection (Bugnet, 1934, p. 120).

Il énonce néanmoins le grand danger de ces pratiques: en éliminant les êtres dits inférieurs, on détruit également des êtres qui seraient en tout supérieurs aux autres. Il présente également un scénario de la société éventuelle, une société de plus en plus mécanisée, qui ressemble drôlement à ce qui existe aujourd'hui.

Au neuvième chapitre, Bugnet aborde quelques sujets qu'il présente sous forme de tableaux assez savoureux¹³, mais revient encore au prétendu progrès de l'humanité, particulièrement marqué par les inventions scientifiques. Cette discussion mène aux conclusions suivantes:

Ah, voilà bien un de vos spécimens des animaux raisonnables [à noter la terminologie scolastique]. À quoi

leur sert alors leur intelligence si, pas plus que l'araignée [voir la note n° 13], ils ne peuvent modifier leur manière de vivre?

[...]

[...] Je lui soutenais que ce qu'ils estiment être une existence plus pleine, plus riche, n'est qu'un trompe-l'oeil; qu'ils n'ont au fond fait aucun progrès sur leurs devanciers, et que c'est dans l'humanité consciente qu'on trouve aujourd'hui la pire inconscience (Bugnet, 1934, p. 167).

Bugnet semble rattacher ce manque de progrès – du moins en partie – à la littérature. Celle-ci, selon lui, a dégénéré: des nobles et grandes pensées, on est passé à la sensation: «D'une littérature humaine, raisonnable, ils sont tombés à une littérature quasi physique, animale» (Bugnet, 1934, p. 170)¹⁴. De tout temps, les meilleurs auteurs n'étaient pas ceux qui étaient les plus recherchés, au contraire. Il suggère même

[...] qu'il en est, parmi les humains, qui prennent à tâche d'empêcher les autres de penser, qui ne veulent pas leur laisser le temps de réfléchir, qui soudoyent des journaux, des revues, des magazines, pour écarter les idées de la foule loin de ce qui devrait être sa capitale étude (Bugnet, 1934, p. 172).

De tout ceci, Bugnet semble conclure, en citant Platon, qu'il serait préférable de diminuer nos aspirations: «le seul moyen certain d'être riche n'est pas d'avoir plus de biens, mais moins de désirs» (Bugnet, 1934, p. 172) et de retourner à une vie plus simple:

[...] Que deviendraient leurs problèmes du capital et du travail, l'industrie, le commerce, toutes les puissances des États, si chaque homme, comme Candide assagi, s'avisait d'être satisfait d'un petit carré de terrain? (Bugnet, 1934, p. 173)

En dernière analyse, toutefois, ce que Bugnet propose est un principe moral que l'on a attribué à Socrate: «connais-toi toi-même» (Bugnet, 1934, p. 185) et un plus grand développement de la vertu.

ORIGINALITÉ DE BUGNET

Nous retrouvons dans les écrits de Bugnet beaucoup d'idées originales, peut-être davantage dans *Siraf* parce qu'elles sont plus ésotériques. Aussi, puisque la morale est une partie

intégrante de la philosophie, Bugnet se montre philosophe. En effet, ses écrits sont en général assez moralisants, que ce soit dans ses essais politiques, ses commentaires sur la valeur de la littérature, des journaux, de l'éducation, ou dans sa constante exhortation à parfaire la spiritualité humaine. Comme le dit Jean Papen,

[I]a pensée personnelle de Bugnet moraliste, telle qu'exprimée dans ce livre [*Siraf*], se précise d'ailleurs dans les multiples articles écrits durant les vingt-cinq années qui vont suivre la parution de *Siraf* et qui *répètent en somme et sans grande évolution de pensée les mêmes idées exposées dans cet ouvrage* [...] (Papen, 1985, p. 119; nous soulignons)

D'un point de vue strictement philosophique, néanmoins, Bugnet n'énonce pas vraiment d'idées originales. Il tire ses idées plutôt des philosophes, Socrate, Platon, saint Augustin, Voltaire et, plus particulièrement de la philosophie scolastique issue d'Aristote et de Thomas d'Aquin.

Il serait injuste envers lui, toutefois, de négliger un document où il se montre philosophiquement original. Il est vrai que cette idée est calquée sur celles développées dans *Le phénomène humain* du jésuite, Pierre Teilhard de Chardin, un homme qui semble, d'après le *Journal* de Bugnet¹⁵, avoir grandement suscité son admiration et son intérêt, surtout parce que la vision teilhardienne porte sur l'évolution, un sujet cher à Bugnet en vertu de son intérêt à la biologie.

Bugnet expose cette idée dans «La hiérosphère». Où Teilhard de Chardin, dans sa théorie, propose une espèce de couche de conscience, la noosphère (du grec «*νοῦς*», intelligence), entourant la terre, Bugnet énonce l'hypothèse de la hiérosphère, composée de bonnes âmes, «âmes désireuses qu'Il [leur Père céleste] soit mieux connu, mieux aimé. Âmes bénéfiques, hiératiques, théocentristes». Ainsi, «c'est par ces âmes que [...] en-dedans et au-dessus de la noosphère, s'est composée la rédemptrice hiérosphère» (Bugnet, 1966).

Ce que Bugnet suggère effectivement est une couche d'êtres strictement spirituels, ce qui devrait normalement inclure non seulement des âmes mais aussi des *anges*, qui entourerait la terre et qui contribuerait sans doute à élever l'humanité à ce que Teilhard de Chardin appelle le Point

Oméga, le point culminant de la conscience parfaitement épanouie. Or, dans la philosophie scolastique, l'existence d'âmes ne pose pas de problème; de même l'existence réelle de purs esprits, des anges, est acceptable parce que cette sorte d'êtres comblerait un vide logique entre Dieu (qui n'est aucunement limité) et les êtres matériels (qui le sont doublement: dans leur existence et dans leur essence). Cependant, comme Bugnet lui-même semble le croire, notamment dans «Ivan et Fédor» (Bugnet, 1991), la raison, l'instrument de la philosophie, ne peut conclure avec certitude à l'existence *réelle* de ces esprits. Il s'ensuit que son idée originale, qui serait peut-être acceptable dans le contexte du système scolastique, dépasse en fait les bornes de la philosophie, ce qui a peut-être motivé ce commentaire:

[...] je n'acceptais pas toutes ses idées littéraires, ses commentaires philosophiques et théologiques, ses opinions de moraliste un peu désuètes parfois, et encore moins ses élucubrations sur son idée de "hiérosphère" qu'il avait développée à la suite de ses lectures de Teilhard de Chardin [...] (Papen, 1999, p. 248)

CONCLUSION

Comme nous l'avons vu, Bugnet mérite effectivement l'appellation de philosophe, pourvu qu'il soit considéré en référence à son époque et dans le contexte de la philosophie scolastique. Selon Husserl, il ne le serait pas parce qu'il remet très rarement en question les idées reçues. Donc, bien que philosophe en un sens, il est, avant tout, un penseur *catholique*. Jean Papen l'a bien reconnu d'ailleurs lorsqu'il écrit:

Voilà donc les idées qui forment le cercle de pensées où circulent Bugnet et son Siraf. Si la cohérence n'est pas apparente, elle est cependant interne, car au centre de ce cercle d'où jaillira sa réflexion en multiples rayons, on ne peut que découvrir une idéologie théocentrique sous-jacente, carrément opposée à l'anthropocentrisme qui inspire la philosophie occidentale depuis le libéralisme du XVIII^e siècle [...] (Papen, 1985, p. 124)

C'est dans *Siraf* effectivement que le côté philosophique de Bugnet ressort le plus, mais voici ce qu'il en dit lui-même dans une lettre, datée du 22 janvier 1935, au père Langlois:

Pour mes frères catholiques, ils n'ont nul besoin de moi. Malgré toute ma bonne volonté je ne pourrais jamais

égaler les saints écrivains qui fournissent aux âmes une nourriture aussi variée que riche. Je crois pouvoir faire davantage de bien en écrivant à l'usage des indifférents et des protestants. Et là, la méthode directe n'aurait guère de chance de succès.

Vous verrez, dans mon nouveau livre, *Siraf*, que je vous enverrai par la malle prochaine, comment je m'y prends¹⁶.

Aussi écrit-il vingt-sept ans plus tard:

[...] j'ai eu, directement ou indirectement par leurs écrits, affaire à quantité de gens, dont peu étaient vraiment méchants, mais pour la plupart indifférents, irréligieux ou même foncièrement antireligieux, athéistes... C'est à ceux-là que s'est toujours portée mon attention, ma sympathie. Ils forment l'immense masse de l'humanité. C'est pour eux surtout que j'ai écrit mes principaux ouvrages, notamment *Siraf* [...] (lettre du 7 novembre 1962; Papen, 1999, p. 253)

Ces lettres montrent clairement que le but de Bugnet, être apologiste de la religion catholique, n'a pas changé beaucoup depuis le temps qu'il était rédacteur de *La Croix de la Haute-Savoie* (Lecomte, 1999). Comme plusieurs autres, à l'époque où il publiait – pour ne pas dire comme la plupart des successeurs de Thomas d'Aquin – il s'est servi de la philosophie scolastique pour justifier ses croyances religieuses. Cette philosophie lui offrait un discours déjà constitué, achevé, tenu pendant des siècles comme intellectuellement crédible, et qui lui servait de cadre rationnel à des conclusions fixées d'avance. En cela il fut fidèle à son maître, Thomas d'Aquin, pour qui «*philosophia est ancilla theologiae* [la philosophie est la servante de la théologie]».

NOTES

1. Ceci peut paraître trop restrictif en ce que tous les philosophes ne se penchent pas nécessairement sur les fondements de la connaissance. Cependant, ce que Husserl vise ici est plutôt «une mise en suspens» de nos connaissances antérieures, de nos préjugés, afin de ne pas être influencés par eux pendant notre recherche.
2. Citons ainsi: Jacques Maritain, *Éléments de philosophie* (publié en 1930 mais sans changement de titre même à la 30^e édition en 1963); Henri Grenier, *Cours de philosophie*, tome 1 (publié en 1940 et qui garde le même titre en 1957); tome 2 (publié en 1942 et sans changement en 1960); Louis de Raeymaeker, *Introduction à la*

philosophie (1956); Régis Jolivet, *Traité de philosophie* (publié en 1941 et sans changement de titre même pour la 4^e édition en 1955), etc.

3. Nous pouvons penser par exemple à Gabriel Marcel (1968) qui, dans son journal, a élaboré une bonne partie de sa philosophie existentielle.
4. La grande partie des entrées rapportent des nouvelles de sa famille mais, à part cela, sa toute première passion est évidemment l'horticulture (Morcos et Girouard, 1999). En effet, ce *Journal* abonde en références à la température, à l'état de ses plantes, aux croisements pratiqués sur elles, etc.
5. Les numéros des pages dans le *Journal* (Bugnet, 1984) sont indiqués entre parenthèses. Paul Griswold Howes, *This world of Living Things* (p. 80); Jack Finegan, *Light from the Ancient Past: The Archaeological Background of Judaism and Christianity* (p. 82); Harry L. Weinberg, *Levels of Knowing and Existence* (p. 83); Fritz Kahn, *Design of the Universe: The Heavens and the Earth* (p. 98); George Gaylord Simpson, *Life: An Introduction to Biology* (p. 99); Robert Andrews Millikan, physicien anglais (p. 100); Paul Pesson, *Le monde des insectes* (p. 104); Guy Murchie, *Music of the Spheres* (p. 107); John Tyler Bonner, *The Ideas of Biology* (p. 108); Robert Jungk, *Brighter Than a Thousand Suns* (p. 116); Charles Noël Martin, *The Thirteen Steps to the Atom: A Photographic Exploration* (p. 117).
6. L'attribution du terme «poétique» à la *Somme théologique* de Thomas d'Aquin semble effectivement assez bizarre, mais elle indique la profonde spiritualité inhérente à l'œuvre de Bugnet, ainsi que sa foi inébranlable dans le catholicisme dont la défense est probablement un des principaux motifs de ses écrits.
7. Il importe de noter que cette séparation entre l'âme et le corps, ce qui entraîne un conflit entre eux, est une tradition qui existait bien avant celle dont il est ici question. Pour nous en convaincre, il suffit de penser à la philosophie de Platon (428 ou 427 – 348 ou 347 av. J.-C.) ou aux écrits de saint Paul (entre 5 et 15 apr. J.-C. – vers 64 ou 67), parmi beaucoup d'autres.
8. Voir, entre autres, le résumé et l'évaluation de Jean Papen (1980), son analyse très perspicace (Papen, 1985) et les comptes rendus énumérés dans *Albertaines* (Bugnet, 1991).
9. Georges Bugnet «Lettre de Georges Bugnet au D^r Kerr» (26 mars 1932) [University of Alberta Archives, BARD, dossier KERR]
10. Une note envoyée le 12 avril 1932 à W. A. R. Kerr par le professeur J. W. Campbell spécifie: «[...] owing to the vagueness we [my colleagues and I] are unable to find anything of value in it whatever» [nous soulignons].
11. Georges Bugnet «Lettre du D^r Kerr à Georges Bugnet» (10 mai 1932) [University of Alberta Archives, BARD, dossier KERR]

12. Le fait que Bugnet parle de «tout ce [qu'il] ne connaît pas» le situe carrément dans la tradition scolastique qui maintient que la vérité dépasse l'être humain parce que les choses existent indépendamment de sa connaissance. Cette sorte de langage ne se retrouve aucunement dans l'ensemble des courants philosophiques contemporains.
13. Il y a, entre autres, une description de deux sortes d'araignées, ce qui suscite une réflexion sur la valeur relative d'une vie active par opposition à une vie soumise au destin (Bugnet, 1934, p. 133-136). Il y a l'histoire des enfants sur la plage avec leurs jouets (p. 145-148), ainsi que celle du maraîcher qui devient producteur expert de dahlias (p. 148-159), qui, toutes deux, opposent en fait le capitalisme au communisme. Il est assez clair que Bugnet favorise une vie soumise au destin [la Providence arrange tout pour le mieux] et le communisme [le partage des biens répond davantage à l'idéal de charité chrétienne].
14. Remarquons encore une fois la vision scolastique: la valorisation de l'esprit (l'âme) et le mépris de l'animal (le corps).
15. Voir aussi la lettre du 25 novembre 1962 (Papen, 1999, p. 256-257).
16. Georges Bugnet «Lettre au père Langlois», 22 janvier 1935. [Institut de recherche de la Faculté Saint-Jean, collection G. Durocher (Dossier DURO.PE022)]

BIBLIOGRAPHIE

- ARISTOTE (1966) *Physique*, Paris, Les Belles-lettres, 2 vol.
- _____ (1972) *De l'âme*, Paris, Vrin, 236 p.
- _____ (1974) *Métaphysique*, Paris, Vrin, 2 vol.
- _____ (1978) *De la génération et de la corruption*, Paris, Les Belles-lettres.
- BRUNET, Berthelot (1934) «Le philosophe d'Alberta», *L'Ordre*, 1^{re} année, n° 222, p. 4.
- BUGNET, Georges (1924a) *Nipsya*, Montréal, Éditions Édouard Garand, 67 p. [signé Henri Doutremont]
- _____ (1924b) «Le pin du maskeg (partie I)», *Le Canada français*, vol. 12, n° 2, p. 95-103. [signé Henri Doutremont]
- _____ (1924c) «Le pin du maskeg (partie II)», *Le Canada français*, vol. 12, n° 3, p. 176-185. [signé Henri Doutremont]
- _____ (1934) *Siraf: étranges révélations, ce qu'on pense de nous par-delà la lune*, Montréal, Éditions du Totem, 187 p.
- _____ (1935) *La forêt*, Montréal, Éditions du Totem, 239 p.

- _____ (1938) *Voix de la solitude*, Montréal, Éditions du Totem, 145 p.
- _____ (1941) «Animal? Ou raisonnable?», *Xavier*, vol. 1, n° 3, p. 3.
- _____ (1966) «La hiérosphère», *La Survivance*, vol. 38, n° 35, p. 2.
- _____ (1984) *Journal (1954-1971)*, Edmonton, Institut de recherche de la Faculté Saint-Jean (University of Alberta), 187 p. [édité et annoté par Georges Durocher et Odette Tamer-Salloum]
- _____ (1991) *Albertaines*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines et Éditions universitaires de Dijon, 406 p. [anthologie d'œuvres courtes en prose présentée et annotée par Gamila Morcos]
- FITZPATRICK, Helen (1978) «Heritage Portrait», *Heritage*, vol. 6, n° 4, p. 1.
- HUSSERL, Edmund (1966) *Méditations cartésiennes: introduction à la phénoménologie*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 136 p.
- LECOMTE, Guy (1999) «Georges Bugnet, le malentendu de la modernité», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 11, n°s 1-2, p. 117-133.
- MARCEL, Gabriel (1968) *Être et avoir I: journal métaphysique (1928-1933)*, Paris, Aubier-Éditions Montaigne, 221 p.
- MORCOS, Gamila (1999) «Bibliographie», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 11, n°s 1-2, p. 301-340.
- MORCOS, Gamila et al. (dir.) (1998) *Dictionnaire des artistes et des auteurs francophones de l'Ouest canadien*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 366 p.
- MORCOS, Gamila et GIROUARD, Jacqueline (1999) «Georges Bugnet, horticulteur», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 11, n°s 1-2, p. 215-232.
- PAPEN, Jean (1980) «*Siraf*, roman de Georges Bugnet», dans LEMIRE, Maurice et al. (dir.) *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* (tome II: «1900-1939»), Montréal, Fides, p. 1018-1019.
- _____ (1985) *Georges Bugnet, homme de lettres canadien*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 230 p.
- _____ (1999) «Une correspondance privilégiée», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 11, n°s 1-2, p. 245-276.
- THOMAS D'AQUIN (1925) *Somme théologique*, Paris, Desclée et Brouwer, 38 vol. [chaque volume a sa propre année d'édition à partir de 1925]

ANNEXE

Aperçu de quelques éléments dans la philosophie scolastique

Il est bien évident que le résumé¹ qui suit, étant bref, simplifié et ne présentant qu'une partie infime de la philosophie scolastique ne peut rendre justice à toutes les subtilités de ce système, mais il pourra au moins faciliter la compréhension de notions, qui proviennent d'elle, dans les textes de Bugnet.

C'est Aristote qui, le premier, afin d'expliquer le changement dans le monde matériel, a distingué deux *principes* de l'être: d'une part, un principe dynamique qui donne l'existence et la détermination essentielle, nommé *l'acte*; et, d'autre part, un principe passif qui lui donne de l'ouverture, une possibilité de changer, de devenir, nommé la *puissance*. Cette «puissance» n'est pas perçue comme une force active, mais bien comme un pouvoir passif d'être quelque chose. En ce sens, elle n'est rien lorsqu'elle est considérée indépendamment de l'«acte», mais elle n'est pas vraiment rien parce qu'elle devient *quelque chose* lorsqu'elle est *actualisée*². Il s'ensuit que plus la puissance d'un être est actualisée, plus cet être est acte, plus il est parfait. Ainsi, l'Être suprême sera un Acte pur, infiniment parfait et immuable (qui n'a pas à changer), donc éternel.

La philosophie scolastique applique cette doctrine de l'acte et de la puissance à toutes les dimensions de l'être: *dans le domaine existentiel*, l'acte est l'existence, tandis que la puissance est l'essence parce qu'elle réduit l'amplitude de l'existence en limitant une chose à être telle *espèce* de chose; *dans le domaine de l'essence*, l'acte s'appelle la forme, tandis que la puissance est la matière première (première dans le sens de fondamentale, c'est-à-dire pure puissance) parce qu'elle est la source de la corporéité qui dilue la forme en la partageant entre plusieurs êtres d'une même espèce³; *dans le domaine opératif*, celui touchant tout changement superficiel (par exemple grandir, apprendre, développer des habiletés, etc.), l'acte est ce qui s'appelle un accident dont il y a neuf sortes (la quantité, la qualité, la relation, l'action, la passion, le lieu où l'on est, le temps où l'on est, la disposition des parties d'un être dans l'espace, et ce qui entoure immédiatement un être), alors que la puissance est la substance, le sujet de base, qui est capable de recevoir l'une ou l'autre de ces déterminations⁴. Ce sont donc les accidents qui donnent la

matérialité à un être, mais il ne faut pas oublier que la réalité existentielle de cet être provient de sa *forme* qui définit et délimite sa sorte d'existence. Ce qui s'appelle l'âme n'est rien d'autre que «la *forme* d'un être vivant». Il y a donc une réciprocité entre l'âme (qui donne l'existence à la personne en la définissant dans son humanité) et le corps qui rend cette personne matérielle et capable de changer physiquement et moralement. L'âme et le corps sont des *principes* de l'être, non pas des êtres complets et autonomes.

En envisageant l'être (ce qui est) de ces deux façons possibles, soit en acte, soit en puissance, Aristote, aussi bien que Thomas d'Aquin après lui, pouvait maintenir l'existence d'êtres ayant différents degrés de perfection (d'actualisation), à partir du plus infime (n'en ayant encore aucune) et ainsi étant le plus proche du néant absolu, jusqu'au plus grand, qui, étant l'Être absolu, est l'Acte même. C'est ainsi qu'ils distinguent, parmi les êtres qui changent, quatre classes d'êtres: une première à laquelle la forme donne l'existence mais non la vie, les minéraux; et trois autres auxquelles la forme (l'âme) donne la vie: les végétaux, les animaux et les êtres humains. On identifie les membres de ces classes par la perfection qu'ils manifestent dans leur comportement: les minéraux, au plus bas niveau d'être, n'ont qu'une présence inerte; les végétaux sont plus actifs que les minéraux parce qu'ils se nourrissent et se reproduisent; les animaux, non seulement se nourrissent et se reproduisent, mais en outre ont une connaissance par leurs sens; et enfin, au plus haut degré des êtres changeants, l'être humain, pouvant se nourrir, se reproduire et avoir la connaissance par ses sens, est capable de penser, d'être logique, de faire abstraction et donc de s'élever au-dessus de la matière et de ses contraintes. Thomas d'Aquin s'est servi de cet argument pour démontrer l'immortalité de l'âme humaine: l'être humain, tout en étant physiquement un animal, a accès par sa pensée à la dimension spirituelle, immatérielle; or, son âme, étant le principe qui permet l'actualisation de cette pensée, doit donc être elle-même spirituelle, c'est-à-dire qu'elle n'a pas de parties quantitatives qui peuvent se séparer pour entraîner sa destruction: étant incorruptible, son immortalité est assurée.

Soit dit en passant, c'est cet accès à la dimension spirituelle qui rend l'être humain libre, donc doué de moralité.

En effet, les seules choses qui se présentent comme désirables à l'être humain dans sa condition matérielle sont des choses physiques, tandis que la seule chose qui puisse satisfaire l'aspiration de son âme est le Bien lui-même. Étant corporel, l'être humain ne peut pas résister à l'attraction des choses matérielles, mais il connaît, sans y avoir accès directement, un Bien qui dépasse infiniment en valeur ces choses. Il peut donc envisager les biens matériels, soit comme ce qui peut le combler entièrement, comme si ces choses étaient sa fin (son objectif) ultime, soit comme des biens passagers qui ne sont que des fins intermédiaires puisque sa Fin ultime est le Bien absolu. La liberté humaine selon Thomas d'Aquin n'est autre que le choix entre ces deux perspectives.

Cette dernière partie du résumé de la philosophie scolastique peut paraître davantage du domaine de la théologie que celui de la philosophie. Les scolastiques cependant soutiennent que Thomas d'Aquin est arrivé à ses conclusions en utilisant seulement ses sens et sa raison, donc indépendamment de la Révélation biblique, ce qui rend ses propos philosophiques. Il a simplement utilisé la philosophie pour justifier sa foi. Aristote avait aussi proposé des démonstrations de l'existence réelle d'un Être suprême sans l'éclairage de la foi. Il est important de noter cependant une innovation que Thomas d'Aquin a apportée à la philosophie aristotélicienne. Pour Aristote, l'Être suprême est la «cause des causes», même s'il est un être *impersonnel*, parce que, étant Cause finale (l'objectif de tout être), il attire tous les êtres à lui en ce qu'il représente leur plus grande perfection. Or, Thomas d'Aquin propose sept démonstrations de l'existence réelle de l'Acte pur qu'il identifie au Dieu de la Bible, donc à un être *personnel*. En général, la philosophie scolastique ne retenait que cinq de celles-ci. Vu que la connaissance humaine débute nécessairement par les sens, les démonstrations thomistes partent toutes d'un phénomène observable dans le monde matériel: le mouvement, la causalité efficiente, la contingence, la perfection limitée et l'ordre dans le monde. Chacun de ces phénomènes dépend, pour son existence, de quelque chose qui le met en marche. Si ce qui les met en marche dépend également d'une actuation extérieure, l'existence du phénomène reste sans explication. Une série infinie d'actuations elles-mêmes actuées est donc inadmissible parce qu'il resterait toujours une dépendance sur un autre

antérieur, donc rien pour mettre en marche la série subséquente. Selon Thomas d'Aquin, il faut par conséquent conclure à l'existence réelle d'un Acte pur (Dieu) qui ne dépend de rien d'autre pour son acte. Ses cinq démonstrations aboutissent alors respectivement à l'existence réelle d'un Moteur immobile, d'une Cause (efficiente) incausée, d'un être dont la nature est l'Existence même, d'une Perfection absolue et d'une Intelligence subsistante. Ainsi, Thomas d'Aquin peut conclure que Dieu est celui qui initie tout le mouvement (le changement) dans l'univers, celui qui est la cause de tout événement, celui qui donne l'existence à toute chose, celui qui est le Bien absolu (la Cause finale chez Aristote) et celui qui ordonne parfaitement tout ce qui existe. Dieu est alors non seulement le créateur et la fin dernière de tout, il est aussi la Providence, c'est-à-dire qu'il donne son *concours* à tout ce qui se passe dans le Monde, ce qui inclut tout ce que l'être humain, à qui il a donné la liberté, choisit de faire ou de ne pas faire.

NOTES

1. Ce résumé est basé essentiellement sur Aristote (voir les écrits pertinents énumérés dans notre «Bibliographie», p. 209) et la *Somme théologique* de Thomas d'Aquin, particulièrement: 1^a, q. 2-26, 44-47, 75-89, 103; et 1^a 2^{ae}, q. 1-5.
2. Par exemple, une personne qui est capable de devenir médecin n'est pas effectivement un médecin mais elle a la capacité (la puissance) de le devenir; cette capacité sera rendue réelle, sera actualisée, suite à des études et à une pratique de la médecine.
3. Par exemple, tout être humain l'est en vertu de sa forme humaine (son acte), mais aucun être humain n'est l'humanité (la forme pure) parce que cette humanité est limitée par la matière (la corporéité) de chacun.
4. Ce sont ces accidents qui font qu'un être occupe de la place, en tel lieu, à tel temps, etc.